

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 8 FRS

Portrait d'un ASSASSIN

№ 196

9-3-50



MARIA MONTEZ
PIERRE BRASSEUR
ERIC VON STROHEIM

(Imprimé en France.)

VOTRE SEMAINE DU 10 AU 16 MARS 1950, SELON QUE VOUS ÊTES NÉS :

Rappelons que les bons ou mauvais influx ci-dessous indiqués seront ressentis par chacun selon son propre horoscope (lequel, encore, ne saurait être fatal). « Les astres inclinent, ils ne contraignent pas », dit l'adage.


BÉLIER
21 mars au 19 av.

Du 21 au 30 mars : Vous bénéficiez en ce moment, parmi vos difficultés, de la petite chance bien appréciable dans les traverses. — **Du 31 mars au 9 avril :** Un tir de barrage dont vous vous sortirez avec maestria, à condition de rester prudents en vos projets, de ne pas attirer les colères et de veiller à vos mouvements. — **Du 10 au 19 avril :** Très favorable, particulièrement pour ceux du 10 au 15.


TAUREAU
20 av. au 19 mai

Du 20 au 29 avril : Si vous avez égaré un objet la semaine dernière, ce n'est pas encore durant celle-ci que vous le retrouverez. — **Du 30 avril au 9 mai :** Faites, pareillement, attention à vos affaires et que les femmes, autant que possible, attendent pour commander une robe. Sinon, elles risqueraient d'être déçues. — **Du 10 au 19 mai :** Ennuis professionnels ou soucis d'argent pour ceux du 10 au 15. Pour tous : inspiration ou plaisirs artistiques.


GÉMEAUX
20 mai au 20 juin

Du 20 au 31 mai : Encore excellent, surtout si vous êtes écrivain ou si vous vous occupez de modes. — **Du 1^{er} au 10 juin :** Ceux d'entre vous dont la profession s'apparente aux domaines ci-dessus, ou simplement au commerce, seront, aussi, favorisés. Pour les autres : joies sentimentales. Ceci et cela ranimant votre courage et vos forces de résistance. — **Du 11 au 20 juin :** Obstacles. Soucis. Pour ceux du 15 au 20 : goûts nostalgiques à refréner.


CANCER
21 juin au 21 juil.

Du 21 juin au 1^{er} juillet : Bien des choses s'apaisent, ce qui va vous permettre de faire le point. — **Du 2 au 11 juillet :** Sans ennuis bouleversants, vous voudriez en « sortir ». N'auriez-vous pas su profiter des chances de la semaine dernière ? — **Du 12 au 21 juillet :** C'est vous qui recevez maintenant de bénéfiques rayons.


LION
22 juil. au 22 août

Du 22 juillet au 2 août : Vous n'allez plus beaucoup attendre un embellissement de la situation. — **Du 3 au 12 août :** Ensuite, ce beau temps luira pour vous. Tâchez qu'il vous trouve en bonne posture. Mûrissez vos projets (en les gardant secrets). — **Du 13 au 22 août :** L'ensemble est favorable aux énergiques équilibrés. Mais en cas de procès, ou d'une signature à donner, tâchez de faire remettre.


VERGE
23 août au 22 sept.

Du 23 août au 2 septembre : Des manques. Contrariétés dans les petits déplacements. Mais vous savez qu'actuellement vous gardez dans tous les cas, la chance de la dernière minute. — **Du 3 au 12 septembre :** Une amélioration certaine. A vous de permettre qu'elle dure. — **Du 13 au 22 septembre :** Tristesse, même sans cause précise, pour ceux du 13 au 17. Pour les autres, contrariétés soudaines, d'autant plus vives. Demeurez fidèles à votre port d'attache. Le salut n'est pas dans l'aventure.


BALANCE
23 sept. au 22 oct.

Du 23 septembre au 2 octobre : Pas d'imprudence ! Et pas de coup de tête ! La vigilance en tout. — **Du 3 au 12 octobre :** Satisfactions sentimentales. Excellent pour les « voyantes » et pour celles qui s'occupent de mode. — **Du 13 au 22 octobre :** Favorable aux démarches, aux procès et, pour madame, bon moment pour obtenir une gâterie du mari.


SCORPION
23 oct. au 21 nov.

Du 23 octobre au 1^{er} novembre : Des limitations, mais, toujours, des coups de chance. — **Du 2 au 11 novembre :** Favorable aux travaux de longue haleine, conçus et menés dans la retraite du cabinet ou du laboratoire. Un peu de difficultés à boucler le budget pour ceux du 7 au 11. — **Du 12 au 21 novembre :** Pareillement pour vous (question budget). D'autre part, évitez rigoureusement tout démêlé avec les représentants de la loi comme avec votre patron.


SAGITTAIRE
22 nov. au 21 déc.

Du 22 novembre au 1^{er} décembre : Entraîn. Succès sportifs. — **Du 2 au 11 décembre :** Il y a du mieux. La situation n'est pas complètement éclaircie, mais beaucoup de choses vous apparaissent sous un jour moins gris. — **Du 12 au 21 décembre :** Aide importante que vous apprécierez particulièrement.


CAPRICORNE
22 déc. au 20 jan.

Du 22 au 31 décembre : Encore des secousses, des luttes, mais de tout cela même vous tirerez un jour de belles revanches. — **Du 1^{er} au 10 janvier :** Méfiez-vous des propositions d'affaires qui peuvent vous être présentées. — **Du 11 au 20 janvier :** Vos positions, à vous, semblent solides.


VERSEAU
21 janv. au 19 fév.

Du 21 au 30 janvier : Plaisirs gentils. Rencontre. Succès artistiques. — **Du 31 janvier au 9 février :** Très bon, surtout si vous vous occupez de musique, ou de radio, ou si vous êtes poètes. — **Du 10 au 19 février :** Excellent !


POISSONS
20 fév. au 20 mars

Du 20 au 28 février : Les plus favorisés sont ceux qui ont une profession libérale. Pour tous : petites rentrées, visite agréable d'une personne jeune (d'âge ou d'esprit). — **Du 1^{er} au 10 mars :** Des discussions... Des oppositions... Des retards... Mais vous retombez toujours sur vos pieds. — **Du 11 au 20 mars :** Des choses que vous attendez n'arrivent pas. D'autres, que vous ne souhaiteriez pas, se manifestent tout à coup. Soyez patients et ne provoquez pas le Destin.

MITHUNA.

Un livre toujours d'actualité

CARLYLE T. ROBINSON



Un volume de 256 pages : 50 francs. Ajoutez la somme de 15 fr. pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal C. C. P. 259.10, adressé à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris.

POUR LES PETITES FILLES

FILLETTE

PARAIT TOUS LES JEUDIS
10 francs

RÉUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 57.420 : Orthographe, Rédaction.
- Broch. 57.421 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 57.422 : Physique.
- Broch. 57.424 : Electricité.
- Broch. 57.425 : Radio.
- Broch. 57.426 : Mécanique.
- Broch. 57.427 : Automobile.
- Broch. 57.430 : Dessin industriel.
- Broch. 57.433 : Sténo-Dactylographie.
- Broch. 57.434 : Secrétariat.
- Broch. 57.435 : Comptabilité.
- Broch. 57.436 : Langues (anglais).
- Broch. 57.437 : C. A. P.-B. P. commerce.
- Broch. 57.438 : Carrières commerciales.
- Broch. 57.441 : Cours de révision au Baccalauréat 1^{re} et 2^e parties (2^e session).
- Broch. 57.442 : Cours de révision Brevet élémentaire et Brevet d'études 1^{er} cycle (2^e session).

ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE
28, RUE D'ASSAS, PARIS (6^e)

HOROSCOPE PSYCHOLOGIQUE

Êtes-vous né entre 1886 et 1936 ? Oui ? Alors saisissez votre chance. Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 150 francs : **VALENTINO** Serv. DT ; Boîte post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

GRANDIR 10 à 20 cm.
Devenir ELEGANT, SVELTE ou FORT, par procédé Breveté pour homme ou dame. Envoi gratuit. Fermé 2 hmb. Ecrire Dr de L'INSTITUT MODERNE n° 1 LA ROCHE (Hte-Savoie) France

MODE DU JOUR

LE MEILLEUR MARCHÉ DES JOURNAUX ÉLÉGANTS

offre à ses lectrices, tous les 15 jours,

un article réclame à un prix très intéressant, ainsi

qu'UN PATRON PRIME à 20 fr.

et chaque semaine :

28 MODÈLES DE COUTURE
1 PAGE DE TRICOT
2 ROMANS INÉDITS
DES IDÉES DE DÉCORS
ET D'AGENCEMENT
D'INTÉRIEUR

DES RECETTES DE CUISINE
DES CHRONIQUES
LES CONSEILS DU
DOCTEUR, etc...

MODE DU JOUR
43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e)

TOUS LES JEUDIS
18 pages - 10 francs
EN VENTE PARTOUT



Un film de BERNARD ROLAND.

Production S. E. C. A.

D'après un scénario original de MARCEL RIVET.

Adaptation cinématographique de
HENRI DECOIN et MARCEL RIVET.

Dialogues de CHARLES SPAAK et FRANCOIS CHALAIS.

Film raconté par RAY SOMEY.

DISTRIBUTION :

Christina.....	MARIA MONTEZ.
Eric.....	ERICH VON STROHEIM.
Martha.....	ARLETTY.
Fabius.....	PIERRE BRASSEUR.
Fred.....	DALIO.
Prosper.....	MARCEL DIEUDONNÉ.
Pfeiffer.....	JULES BERRY.

CHAPITRE PREMIER

DANS la rue déserte et comme balayée par la pluie torrentielle, une svelte silhouette féminine, moulée dans un imperméable dont le capuchon rabattu sur le visage en dissimulait les traits, s'avancait avec un petit martellement sec des talons sur le trottoir.

Puis il y eut un craquement à peine plus bruyant, et la passante, ayant parcouru encore quelques mètres, s'affaissa sur elle-même.

D'une encoignure de porte, un homme sortit et, après avoir scruté du regard les alentours, s'en fut du pas paisible d'un honnête citoyen regagnant son domicile.

Bientôt, il atteignit un boulevard encombré de baraques foraines déjà fermées, car la nuit était assez avancée. Seules brillaient encore quelques fenêtres de la longue file des caravanes, logis des gens du voyage.

C'est vers l'une de ces voitures que se dirigea l'homme, non sans avoir jeté un coup d'œil circulaire pour vérifier, sans doute, qu'il n'était pas suivi. Rassuré, il grimpa les quelques marches conduisant à la plate-forme d'une caravane coquettement peinte en blanc, en ouvrit la porte, entra et s'enferma au verrou sans hâte apparente. Mais,

Abonnements : { France : un an..... 400 fr. — Six mois..... 200 fr.
Etranger : un an..... 650 fr. — Six mois..... 325 fr.
Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.



— Tu appelles ça une vie, toi ?
cria rageusement Fabius dans
la figure de Martha atterrée.

que toi, et elle suivait la
même rue que tu prends
pour revenir du cinéma.

— Tu ne vas pas dire
que c'est moi que tu vou-
lais tuer ?...

— Pourtant, c'est bien ça.

— Qu'est-ce que je t'ai
donc fait ? N'avions-nous
pas la bonne vie ensemble ?...

— Tu appelles ça une
vie, toi ? cria rageusement
Fabius dans la figure de
Martha atterrée. Parlons-
en : cette attraction où je
risque ma peau tous les
jours ! Ah ! elle est bien

ceci fait, son sang-froid sembla l'abandonner : fébrile-
ment, il saisit une valise vide et se mit à la remplir de
linge tiré, sans souci de le froisser, d'une armoire.

Le bruit de la poignée de la porte maniée sans douceur
le fit tressaillir, et ses yeux s'emplirent de terreur.

— Ben quoi ? protesta dehors une voix un peu rauque.
Tu te verrouilles, maintenant ? Ouvre-moi : c'est moi,
Martha !

Blême et la démarche mal assurée, l'homme s'en alla
ouvrir. Une femme entra, couverte d'un imperméable
ruisselant d'eau et dont elle rejeta le capuchon. C'était
une brune assez jolie, avec un visage énergique aux yeux
hardis, et un corps aimablement dessiné.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?
fit-elle.

L'autre ne répondant pas, Martha s'avisa du désordre
dont il était l'auteur :

— Ma parole ! tu faisais ta valise ! Tu partais ?
Réponds, nom d'un chien ! Fabius ! Où vas-tu ?...

Mais déjà, l'homme, sans dire un mot, était parti et
disparaissait dans la nuit, marchant à grandes enjam-
bées, sans but, et roulant dans son esprit des pensées
horribles :

« Puisque ce n'est pas Martha, ma femme, que j'ai
tuée, qui donc ai-je abattu tout à l'heure ? D'autre part,
comme le cadavre n'est plus là où je l'ai vu tomber, c'est
que les flics l'ont déjà découvert et que la police est dès
maintenant en chasse ; que vais-je faire : me rendre, me
sauver, ou tout dire à Martha, pour qu'elle m'aide à me
tirer de là ? C'est une femme de tête. »

C'est ainsi qu'après avoir erré une partie de la nuit
Fabius regagna au petit jour sa caravane, où il reçut un
accueil plutôt frais :

— Alors ? Monsieur a cuvé son vin ? Me donneras-tu
maintenant une explication de ta conduite d'hier :
je te trouve en train de faire ta valise, profitant de ce
que tu savais que j'étais au cinéma ; je te pose une
question... et tu files sous la pluie pour le restant de la
nuit...

— Eh bien ! puisque tu veux le savoir : j'ai tué une
femme...

Devant le scepticisme de Martha, Fabius s'énerma et,
sortant un pistolet automatique de la poche de sa cana-
dienne, il en fit fonctionner la culasse et tomber les cinq
balles qui restaient dans le chargeur :

— Tu peux compter : il y avait six balles...

— Mais alors, qui est-ce ?...

— Je n'en sais rien : je me suis trompé, je l'ai prise
pour une autre...

— Pour une autre que tu aimes ?... Allons, Fabius,
dis-moi la vérité...

— Tu veux vraiment tout savoir ? Tant pis ! Eh bien !
elle avait la même silhouette et le même imperméable



Le visage marqué par la tension d'esprit, Fabius arrêta la
moto.

nommée le Mur de la Mort ! Et c'est toi qui a inventé
ce truc de faire rouler un pauvre bougre sur une
moto tout le long de cette paroi verticale. Et le
pauvre bougre, c'est moi, qui pas une fois depuis deux
ans ne suis monté sur ce maudit engin sans me dire que
j'allais me casser la gueule !

— Autrement dit, ironisa Martha, tu voulais me tuer
pour t'éviter un accident ?...

— Blague pas : c'est terrible d'avoir la trouille tous les
jours, et même plusieurs fois par jour, à chaque repré-
sentation !

» Mais maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? La
police peut arriver d'un moment à l'autre. Tu ne vas pas
me laisser tomber !

— C'est pas l'envie qui m'en manque, espèce de Gri-
bouille qui n'as fait que changer de peur. Mais je suis
trop bonne fille : je leur dirai qu'on ne s'est pas quittés
et qu'on s'est couchés comme des tourtereaux.

Comme on frappait à la porte, Fabius devint encore
plus livide et ce fut Martha qui cria :

— Entrez.

Un homme jeune, en tenue grasseuse de mécanicien, pénétra dans l'unique pièce, à la fois chambre à coucher, salle à manger et cuisine de la caravane!

— Salut, patron!

— Qu'est-ce que tu veux, Prosper? demanda Fabius, inquiet.

— Y a le pneu arrière qui fatigue; c'est dangereux.

— Va en acheter un neuf. Je ne veux pas que mon petit Fabius risque sa vie, dit maternellement Martha.

CHAPITRE II

Amassés devant la baraque où des placards de toile proclamaient la splendeur de l'attraction présentée par « Fabius le Téméraire », les badauds écoutaient Prosper dont la voix, grâce à un haut-parleur, dominait les bruits multiples de la foire.

Dans sa caravane, le motocycliste, en tenue de piste : blouson de soie, culotte de cheval et bottes, achevait de se préparer tout en jetant de fréquents coups d'œil par la fenêtre.

— Qu'est-ce que t'attends? lui demanda Martha en lui tendant un casque de cuir.

— T'as pas vu le type qui se planque derrière cet arbre?

— Et alors? C'est un voyeur comme il y en a toujours autour de nos guimbarde, avec l'espoir de voir une femme se déshabiller. Depuis hier, tu vois des policiers partout!

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux que je fiche le camp?

— Ce serait tout avouer, idiot!

Convaincu par cet argument, Fabius suivit Martha et tous deux rejoignirent Prosper, qui terminait son boniment par le traditionnel : « Entrez! Entrez! »

Narquoise, la jolie fille remit un morceau de papier à Fabius, interloqué.

* * *

Au milieu des applaudissements et sur un dernier vrombissement de la moto de Fabius, l'attraction s'achevait après la périlleuse ronde de l'engin à l'intérieur de cette sorte de puits dont la margelle était garnie par les spectateurs avides de sensations fortes.

Le visage marqué par la tension d'esprit, Fabius arrêta la moto et se dirigea vers Martha.

— Il était encore là, le type!

— T'en fais pas! C'est certainement pas un poulet : il a payé sa place! Mais, pour te rassurer, je vais lui parler...

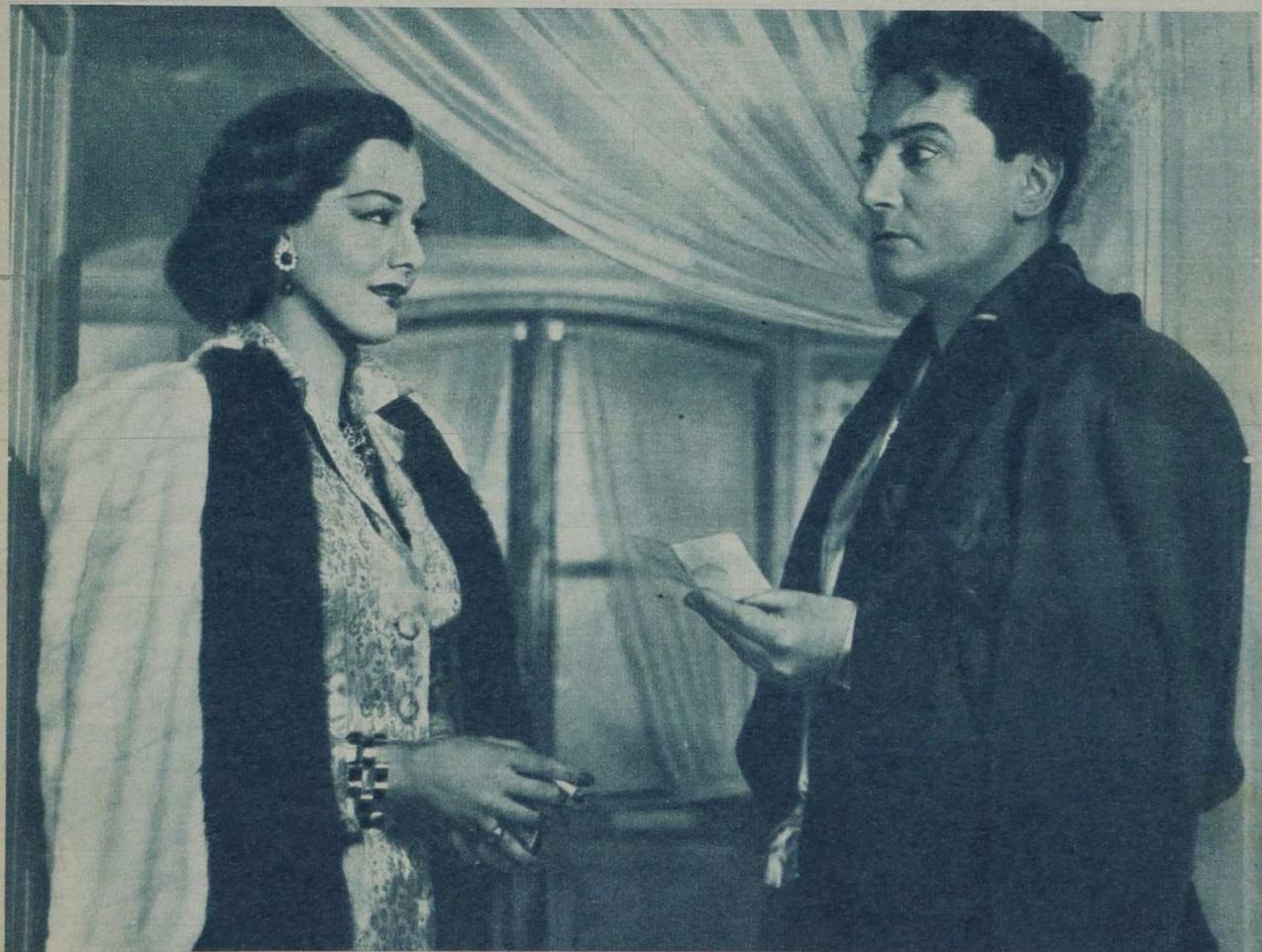
Alors que tous les autres spectateurs sortaient lentement en discutant sur le « travail » de Fabius, l'inconnu ne semblait pas décidé à quitter sa place. Martha s'approcha et le dévisagea. Elle fut frappée par la figure couleur de cire où seuls vivaient des yeux pleins de feu et par l'espèce de carcan enserrant le cou jusqu'au menton carré et énergique.

— La représentation est terminée, monsieur. Ça vous a plu?

— J'en ai vu d'autres! Mais laissez-moi vous donner un avis : faites attention; votre amant, ou votre mari, Fabius, enfin, a peur; et la peur, c'est plus dangereux que la moto, croyez-en un connaisseur, conclut l'inconnu avec un fort accent étranger.

Et, laissant Martha assez étonnée, il s'éloigna en traînant lamentablement la jambe, comme un crabe privé d'une de ses pattes. Parvenu de l'autre côté du boulevard, il pénétra dans un café, s'en fut à la cabine téléphonique et composa un numéro :

— Bonsoir, chère amie, comment va votre blessure?... Oh! c'est très simple : si je connais cet accident, c'est que je vous espionnais comme toujours, c'est ma mauvaise habitude. Cela me permet de savoir bien des choses : par exemple, le nom de l'homme qui a tiré sur vous : Fabius. Ça ne vous dit rien? Ce n'est pas un ami à vous? Vous ne le connaissez pas! Curieux!... en général, on ne tire pas sur une inconnue, sauf pour lui prendre son



— *Même sur les chaises que vous ajouterez sans me le dire, fit Christina dévisageant insolemment Pfeiffer.*

sac... et il ne l'a pas fait; ce ne doit d'ailleurs pas être son genre : c'est un garçon qui gagne sa vie autrement. Oui! Un acrobate qui fait le mur de la mort sur moto, dans les foires, si cela vous intéresse...

* * *

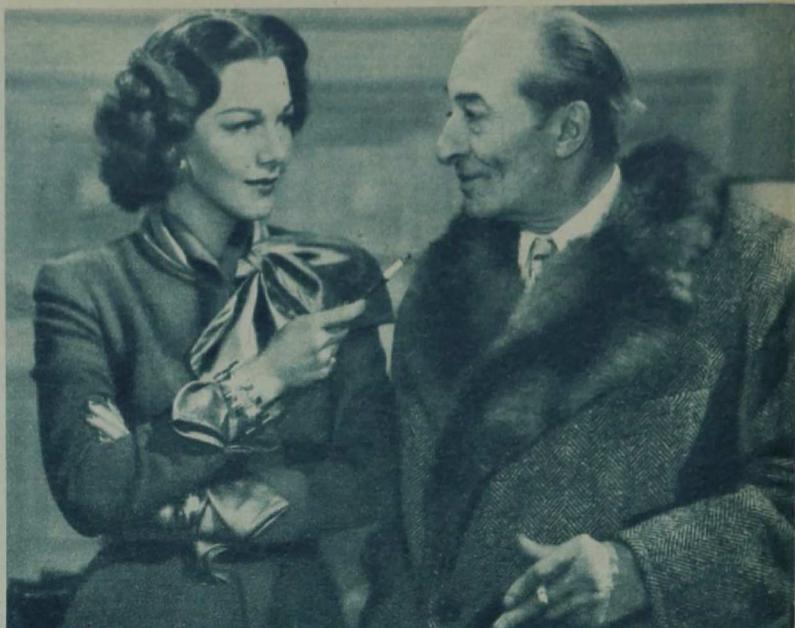
Seul dans sa caravane, une heure plus tard, Fabius se reposait entre deux représentations. Ce que Martha lui avait dit de sa conversation avec le policier présumé l'avait ragailardi. L'entrée d'une jolie femme dans son domicile roulant vint encore augmenter sa tendance à l'optimisme. Il convient de reconnaître que la visiteuse était séduisante : une opulente chevelure auburn coiffée avec art, un regard tout à la fois tendre et dominateur, naïf et pervers, une bouche d'enfant gâtée qui fait la moue, un corps que la toilette très élégante laissait deviner plein d'harmonie, tout cela faisait d'elle une créature fort désirable et dont la vue charma Fabius, pensant qu'il s'agissait d'une de ces spectatrices, enthousiastes jusqu'à... l'impudeur, qui, mues par un désir morbide, tournent autour des hommes du cirque, particulièrement de ceux qui risquent quotidiennement leur vie.

— C'est vous Fabius ? demanda-t-elle avec un chantant accent sud-américain. Pourrais-je avoir une minute de conversation avec vous ?

— Volontiers. Mais à quel sujet ? Qui êtes-vous ?

Pour toute réponse, la jeune femme écarta son manteau dévoilant un bras en écharpe :

— *Ne soyez pas inutilement amer, Eric, répliqua Christina.*



— Vous tirez très mal, dit-elle souriante.

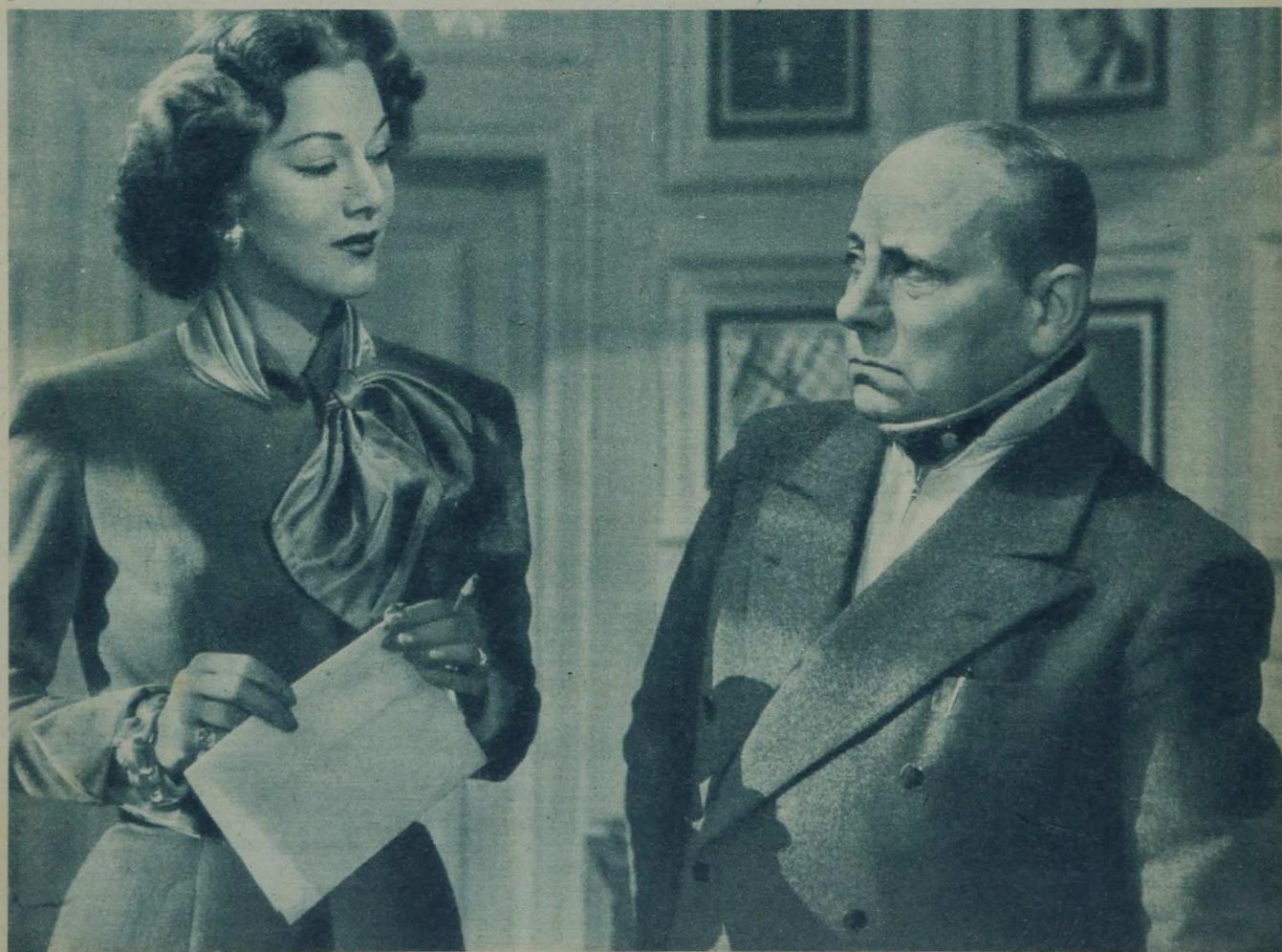
— C'est pas vrai!... C'est pas sur vous que... En tout cas, vous n'êtes pas morte...

— Excusez-moi!... J'espère que cela ne vous contrarie pas trop...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin, qu'importe, appelez les flics.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, je n'ai même pas prévenu la police.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Des excuses ? Du fric ? Je vous préviens que j'n'en ai pas beaucoup à lâcher.



— Il n'est jamais question d'argent avec moi.
— Vous n'êtes pourtant pas venue m'inviter à déjeuner ?...

— Précisément, c'est là mon intention. Demain, midi et demi... Voici mon adresse...

Et, narquoise, la jolie fille remit un morceau de papier à Fabius, interloqué.

— Un conseil : ne tentez pas de me tuer avant le dessert ; la cuisinière réussit admirablement l'omelette soufflée.

CHAPITRE III

Le lendemain, Fabius et sa « victime » déjeunaient en tête à tête, servis par un maître d'hôtel de grand style, dans un cadre d'un luxe tel que l'acrobate s'y sentait déplacé malgré son aplomb de titi parisien assez difficile à étonner.

— Connaissez-vous Christina de Rinck ? demanda son hôte après quelques propos anodins. Elle a sous contrat la plupart des grandes attractions mondiales.

— Oh ! Nous autres, forains, nous avons rarement affaire à un impresario de cette classe. Pourtant le nom me dit quelque chose : on en a parlé dans les journaux ; le mari s'est suicidé d'une drôle de façon. Quant à elle, si ma mémoire est fidèle, c'est une sinistre garce, trancha Fabius qui, à peine prononcés ces mots, eut la sensation, confirmée par le sourire ironique de la maîtresse de maison, d'avoir lourdement gaffé :

— Non ?... C'est vous ?... Zut !... J'ai pas de chance.

Et il plongea son nez dans le verre que le maître d'hôtel venait de remplir.

— Il est une chose que je voudrais savoir, reprit Christina sans paraître avoir entendu les dernières phrases de Fabius :

— Pourquoi avez-vous tiré sur moi ?

— Je vous avais prise pour une autre !

— Votre femme ? Vous en êtes jaloux ?

— Ça me regarde... Mais à mon tour d'être indiscret : pourquoi m'avez-vous invité à déjeuner ?

— C'est très simple : vous n'avez pas l'air d'un garçon comme les autres ; je voudrais vous aider à devenir célèbre, riche. Vous connaissez le numéro Beckmann, le looping en auto ? Eh bien ! j'ai une idée : le double looping...

— Tout simplement !... Eh bien ! très peu pour moi... Merci de votre intérêt. J'ai mis du temps à comprendre, mais c'est fait.

— N'en parlons donc plus : je me suis trompée sur vous, et l'homme exceptionnel que je croyais avoir trouvé n'est qu'un piètre assassin sans envergure.

Le ton de persiflage de Christina acheva d'irriter Fabius :

— Foutez-vous de moi, par-dessus le marché ! Moi, j'ai assez ri ; dites à votre cuisinière de se faire des papillotes avec son omelette soufflée.

Et, jetant sa serviette sur la table,

Et, écartant ses vêtements, Eric montra à Martha l'armature de cuir et de métal qui lui permettait de ne pas s'effondrer.

l'acrobate, sans prendre congé, sortit furieux, salué par le rire cristallin de la jolie femme.

CHAPITRE IV

Quelques jours plus tard, dans l'antichambre de l'agence de spectacles Christina de Rinck, c'était l'habituelle cohue d'artistes en quête d'engagement. Mais M^{me} de Rinck avait, ce matin-là, condamné sa porte. Pourtant, un monsieur très élégant et très affairé, transgressant les consignes, alla tout droit au bureau de Christina et la secrétaire, qui s'appretait à lui barrer le passage, lui ouvrit au contraire la porte avec empressement.

— C'est M. Pfeiffer, expliqua-t-elle pour ceux qui auraient pu ne pas reconnaître un des personnages les plus en vue de la corporation, le directeur du plus grand cirque de Paris.

Christina, elle, accueillit avec beaucoup moins de déférence le vénérable M. Pfeiffer, malgré les compliments dont il la couvrit, et, comme il se lamentait sur la dureté des temps, la crise, la baisse des recettes, elle lui éclata de rire au nez :

— Voilà un numéro que je connais : tous les directeurs de cirque me le font.

— Mais, hélas ! c'est vrai, ma chère amie : le grand public n'aime plus le cirque, les numéros les plus extraordinaires le laissent froid. Il lui faudrait qu'à chaque représentation le dompteur soit bouffé par le lion. Malheureusement, ils ont un syndicat commun, je crois...

La sonnerie du téléphone interrompit ces doléances.

— Connaissez-vous la nouvelle ? dit Christina raccrochant l'appareil sans qu'un muscle de son visage eût bougé.

— Paul Beckmann...

Et sa main eut un geste qui effaçait le malheureux de la liste des vivants.

— Il sera difficile à remplacer, celui-là, constata Pfeiffer ne voyant, comme toujours, que le côté pratique de l'événement.

— Personne n'est irremplaçable, laissa tomber froidement M^{me} de Rinck. Il y a aussi bien et mieux que Beckmann.

— Mieux que Beckmann ! sursauta Pfeiffer. Alors je signe tout de suite.

— Ça sera cher, je vous avertis.

(Suite page 10.)



— Écoutez, ma chère amie, je ne peux pas vous dire mieux : au pourcentage!...

— Même sur les chaises que vous ajouterez sans me le dire, fit Christina dévisageant insolemment Pfeiffer.

— C'est juré, répliqua le directeur de cirque sans se vexer. Si votre numéro est tout à fait exceptionnel, moi je serai tout à fait honnête!...

— Le double looping, ça vous va?...

— Le double... mais personne n'a jamais... Mais, alors, je double le prix des places...

— C'est risqué..., souigna M^{me} de Rinck.

— Oh! je sais prendre mes risques, conclut cyniquement Pfeiffer.

Et tous deux eurent un rire de complicité.

* * *

Pfeiffer étant parti en se frottant les mains à la pensée de la bonne affaire qu'il venait d'amorcer, Christina demeura un instant songeuse : puis elle ouvrit un classeur et en sortit une photo soulignée d'une signature : « Paul Beckmann ». M^{me} de Rinck, après avoir considéré presque avec indifférence le portrait du mort, se dirigea vers le mur auquel faisait face sa table de travail.

Cette cloison présentait la particularité de porter en frontispice une inscription : « A ceux qui sont morts pour que le cirque vive », et d'être presque entièrement recouverte de photos d'hommes jeunes et beaux.

— Singulière manie d'épingler ses amants à un mur comme de gros papillons venus s'écraser contre une vitre lumineuse, grinça derrière Christina une voix empreinte d'un fort accent.

» Et dire que j'ai failli avoir ma place à ce mur d'honneur! Et que tout ce que j'ai gagné, c'est de mourir sans me tuer...

— Ne soyez pas inutilement amer, Eric, répliqua Christina se retournant vers le visiteur qui venait d'entrer sans frapper, en familier de la maison : un infirme à la démarche cahotante et dont le visage émergeait d'un collier de cuir.

» Tu n'as pas eu de chance, poursuivit-elle plus doucement.

— Eux non plus : d'être tombés sur vous!

— Est-ce ma faute si mes amours ont toutes la même fin?

— Si vous ne les choisissiez pas parmi des hommes qui vivent déjà dangereusement et que vous poussez à courir des risques encore plus grands.

— Je fais mon métier d'impresario!...

— Le métier d'impresario est-ce donc de rendre ses clients fous d'amour, puis de leur demander avec un doux sourire de se casser la gueule? Comme vous allez le faire maintenant avec Fabius!... Car c'est sans doute sur lui que vous comptez pour le double looping... Oui! Je connais votre dernière attraction sensationnelle : je viens de rencontrer Pfeiffer dans votre antichambre; il était enthousiasmé. Reste à savoir si Fabius se laissera mener jusqu'à une telle folie. J'espère qu'au moins il vous plaît?...

— Je ne connais même pas la couleur de ses yeux.

— La même couleur que ceux d'Antonio.



— Écoutez, Christina, dit Fabius, j'en ai assez de vos petits airs méprisants.

— Pourquoi me parlez-vous toujours d'Antonio?...
— Parce qu'Antonio, je l'aimais plus qu'un frère.
— Pourtant, je me suis toujours demandé si, quand il a fait sa chute terrible, vous ne l'aviez pas... un tout petit peu lâché... Car vous en étiez jaloux!

— Jaloux? Parce qu'il avait été votre amant? Comme moi avant lui et bien d'autres après! Détrompez-vous : je n'ai pas lâché Antonio. D'ailleurs, vous le savez, je suis tombé en essayant de le rattraper. Mais j'ai raté ma mort et je ne peux plus vous procurer ce frisson que vous cherchez : de savoir que l'homme plein de vie qui vous serre dans ses bras va mourir.

CHAPITRE V

Tout en sifflant, Prosper, devant la baraque du « Mur de la Mort », astiquait la moto de Fabius. Martha, son panier à provisions au bras, lui demanda sans conviction, tout en montant l'escalier de sa caravane :

— T'as vu Fabius?

— Non! Je le croyais sorti avec vous.

— Pas question : il trouve tous les jours un nouveau prétexte : hier, c'était pour aller payer ses impôts, comme si c'était vraisemblable! Aujourd'hui, ce sera une autre invention. Allons! Prosper, sois franc : il t'a dit quelque chose? C'est grave? Il va me quitter?

— Je vous aime bien, madame Martha, mais je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas!... Tiens! voilà le client qui vient tous les soirs, l'infirm... Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir?

— Monsieur Fabius? demanda l'homme.

— Il est sorti, grogna Martha avec mauvaise humeur. Mais, moi, je suis là. Entrez!

L'infirm gravit péniblement le petit escalier, pénétra dans la roulotte, et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise que lui désignait Martha qui, en bonne ménagère chic de son temps, se mit à éplucher des légumes tout en écoutant le visiteur :

— J'étais venu pour mettre votre mari en garde contre un grave danger qu'il court.

— Quel danger? De se faire empaumer par une femme? C'est bien ça?



Tu ne demandes jamais rien : c'est ta force, conclut Fabius prenant Christina dans ses bras et se penchant sur la bouche offerte.

— Il y a plus grave! Vous avez entendu parler de Beckmann, qui vient de se tuer en faisant le looping en auto? Eh bien! c'est cette fin que je veux épargner à Fabius.

— Merci bien! Pour l'intention... Mais le jour où Fabius acceptera de faire un truc aussi culotté, je m'fous en blanc et j'épouse le pape! Fabius... faire le looping!... Laissez-moi rire.

— A votre gré. Pourtant laissez-moi vous raconter une histoire vécue. Il était une fois deux trapézistes célèbres : Eric et Antonio. Tous deux aimaient la femme dont votre mari est en train de s'éprendre. Elle leur a mis dans la tête, pour briller à ses yeux, d'exécuter un exercice d'une audace folle. Résultat : Antonio s'est tué net; quant à Eric, regardez bien, voilà ce qui reste de lui.

Et, écartant ses vêtements, il montra à Martha l'armature de cuir et de métal qui lui permettait de ne pas s'effondrer comme un pantin désarticulé.

Il était exact que Fabius, qui, par nature, n'avait déjà pas beaucoup de volonté, se trouvait de plus en plus subjugué par l'irrésistible Christina. Après le déjeuner brusquement interrompu par la sortie de l'acrobate furieux, celui-ci n'avait pu résister au désir de revoir sa « victime ». Et celle-ci, par ses coquetteries, l'avait petit à petit amené à n'être plus qu'un jouet entre ses mains. Maintenant, décidée à faire vibrer chez lui la corde sensible de la vanité, elle affectait de ne plus lui parler de la fameuse attraction promise à Pfeiffer. Et, ainsi qu'elle l'avait prévu, ce fut lui, cet après-midi-là, qui revint sur ce sujet :

— Écoutez, Christina, j'en ai assez de vos petits airs méprisants. J'aimerais mieux que vous me disiez franchement : « Fabius, cher imbécile, adorable crétin, fais le double looping en auto et tu auras en récompense un petit peu de Christina... si tu n'es pas en bouillie... »

— Fabius, cher Fabius, ni imbécile, ni crétin, railla



— Ne me plaignez pas, dit Martha à Eric agenouillé près d'elle.

Christina, ne faites surtout pas le double looping : vous en êtes bien incapable; restez plutôt ce que vous êtes : lâche, mais entier de corps et bien gentil.

— On ne vous a jamais prise par les épaules pour vous dire ce que vous êtes et ce que vous méritez, gronda rageusement Fabius.

— J'aimerais et cela m'intéresserait beaucoup.

Hors de lui, le jeune homme gifla à toute volée la provocante créature :

— Vous voyez qu'il y a tout de même des instants où je sais comment doit réagir un homme.

CHAPITRE VI

Ce fut d'ailleurs la dernière réaction inspirée à Fabius par sa peur de la mort. Car désormais son désir de Christina allait l'emporter sur tout autre sentiment.

— Méfie-toi, lui disait Prosper à qui Martha avait fait part des renseignements fournis par Eric.

» Cette fille-là, ce ne sera pas ta maîtresse, ce sera ton maître. Et ce n'est pas toi qu'elle aime, c'est un autre Fabius, un joli petit Fabius emmailloté dans des pansements en guise de langes... à moins que ce ne soit dans un linceul.

— Tu ne m'apprends rien : je sais tout cela. Ça ne me fait pas peur, je m'en fous. Ça t'étonne?... Moi aussi!...

— Tu ne vas pourtant pas nous laisser tomber comme ça, en pleine saison, pour une souris de cet acabit.

— N'insiste pas : c'est décidé, c'est fini.

C'est ainsi qu'avec la résignation d'un condamné à mort il suivit Christina chez Fred, « L'Ingénieur », à qui la jeune femme, certaine à l'avance d'arriver à ses fins, avait, dès le lendemain de sa première rencontre avec Fabius, commandé la maquette de la machinerie destinée au double looping.

Fred, très satisfait de lui-même, s'empressa de leur



— Quel nom? demanda à Prosper Fabius maintenant convaincu de l'effreux malheur.

montrer le fonctionnement de l'engin qu'il considérait comme son chef-d'œuvre :

— Ah! il fallait oser et j'ai osé. N'est-ce pas votre avis?

— Mais si! acquiesça Fabius sans enthousiasme en se retenant de dire ce qu'il pensait : qu'il est assez facile d'oser avec la peau d'un autre.

Une question lui vint pourtant aux lèvres.

— Est-ce que ça marche?

— Si ça marche? Voyez vous-même...

Et Fred, posant une petite auto tout en haut de la rampe de lancement, qui ressemblait fort à une piste pour saut de ski, la lâcha; le minuscule véhicule prit de la vitesse, franchit le tremplin et, lancé dans le vide, fit deux tours sur lui-même avant de retomber sur ses roues au milieu de la plate-forme placée un peu plus loin.

— Qu'est-ce que vous en pensez? Ça vous plaît? Et notez que le triple looping ne serait pas plus dangereux.

— Oh! pour le triple, on verra plus tard, dit Christina.

— C'est cela, ceci n'est qu'un début... pour se mettre en train, bouffonna Fabius.

— J'ai promis à Pfeiffer pour les fêtes de Noël, interrompit la jeune femme.

— Nous serons prêts, affirma Fred. J'ai déjà les photos de la maquette. Je vais vous les donner pour la publicité. Permettez : je vais les chercher.

Restée seule avec Fabius, Christina contempla l'œuvre de Fred :

— Ça a l'air vraiment au point. Mais, vous savez, il est encore temps de tout annuler... Après vous pourriez me dire...

— Oh! après, constata Fabius, je ne pourrai peut-être plus rien vous dire.

— Je suis fière de vous. Personne n'a jamais osé ce que vous allez faire.

— Personne... répéta Fabius, qui poursuivit, ironique : Ah! je suis un type formidable.

— Et votre femme? s'enquit Christina.

— Je n'ai plus de femme.

— Je ne t'en demandais pas tant, murmura la coquette.

— Oh! je sais bien... tu ne demandes jamais rien : c'est ça ta force... conclut Fabius prenant brusquement Christina dans ses bras et se penchant sur la bouche offerte.

CHAPITRE VII

Si avec la maquette tout marchait à merveille, il n'en fut pas immédiatement de même avec la machinerie grandeur nature. Entre Pfeiffer et Fred, d'incessantes discussions éclataient, l'ingénieur accusant le directeur de « saboter » son invention, l'autre gémissant sur les frais de l'attraction. Seul Fabius restait d'un calme imperturbable, indifférent, comme s'il eût été étranger à tout cela.

Et même le jour de l'essai décisif, lorsque l'auto, vide fort heureusement, se fut écrasée au sol après avoir

manqué la plate-forme d'arrivée, il se contenta d'observer avec sang-froid :

— Ben... Bravo!... C'est au point, votre truc..., tandis que Pfeiffer écumait :

— Mais de qui se fout-on?

Et que Fred balbutiait :

— Je n'y comprends rien, c'est impossible... Ça ne devait pas se produire.

— Oui! mais ça c'est produit, hurlait Pfeiffer. Et devant Fabius, qui va se dégonfler.

Mais on s'aperçut alors que le lest correspondant au poids de l'acrobate n'avait pas été disposé dans la voiturette, ce qui faussait les savants calculs de Fred.

— Tout est clair, exulta celui-ci. Sans le poids de l'artiste, ça ne pouvait pas réussir... Je ne travaille pas au hasard, moi!...

— Aussi, ça m'étonnait de la part de Fred, surenchérit Pfeiffer qui tremblait pour les mirifiques recettes qu'une reculade de Fabius aurait irrémédiablement compromises.

Mais Fabius semblait déjà rassuré par les explications de Fred, et c'est très résolu qu'il partit vers le bureau de M^{me} de Rinck où il avait rendez-vous pour signer son contrat.

* * *

Dans l'antichambre de l'impresario, il fut abordé par Eric qui lui demanda un instant d'entretien.

— Il faut que je vous parle en qualité de camarade de métier. Je dois vous avertir qu'il est encore temps de ne pas mourir, de ne pas signer ce contrat qui équivaut à une condamnation à plus ou moins brève échéance.

— Croyez-vous qu'il soit très chic de me dire ça à moi, qui ne suis déjà pas très courageux?

— Le courage, ce serait précisément de refuser l'acte de témérité que cette femme attend de vous.

— Mille regrets, j'ai promis; il n'y a plus rien à y changer.

Écartant doucement l'infirme, il entra dans le bureau où Christina, plus belle que jamais, l'accueillit avec un tendre sourire.

— Fabius! J'ai quelque chose à vous dire.

— Pour les conditions?... Je vous fais confiance.

— Non, Fabius... Il ne s'agit pas de questions d'intérêt, mais de celui que je vous porte et qui me pousse à vous dire : « Fabius, il est encore temps ».

— Décidément, c'est le jour : j'entends ce refrain depuis ce matin. Ça pourrait se chanter sur un air d'opéra : « Fabius, il est temps encore ».

— Ne plaisantons pas, Fabius. Après l'accident de tout à l'heure, que je viens d'apprendre par un coup de téléphone de Pfeiffer, je comprendrais très bien que...

— Mais non... c'est avant l'accident qu'il fallait comprendre... Maintenant, il n'y a plus rien à comprendre.

— Donnez-moi la main.

— Excusez-moi, j'ai pas trop des deux pour signer. Ça y est : j'ai fait une tâche. Le double looping de mon paraphe finit par un pâté.

* * *

Devant la baraque du « Mur de la Mort », Martha regardait Prosper en train de graisser la moto de Fabius :

— Te donne pas tant de mal : il ne reviendra plus. Qu'est-ce que nous allons faire?

— J'ai cherché un remplaçant. Mais c'est une acrobatie qu'on fait pour son compte, pas pour celui des autres.

— Écoute, j'y ai réfléchi : j'ai décidé de prendre sa place et de faire mon petit Fabius. Je connais le travail, c'est pas très difficile, et c'est bien moins dangereux que ce qu'il va faire, lui! Car c'est un héros! T'aurais cru ça, Prosper?

— J'avoue que non... Pourtant, il va le faire. J'ai vu les affiches, il y en a partout. Il y laissera sa peau, c'est sûr et certain. Mais, vous, s'il allait vous arriver quelque chose.

— Vois-tu, il m'a plaquée de façon moche. Pourtant, je serais heureuse si je devais m'en aller le même jour que lui. Faut-il que je sois idiot, hein?



— Tiens, garce, voilà une balle pour chacun : Antonio, Beckmann, Martha...

Christina s'écroula en hurlant de douleur.

CHAPITRE VIII

Guidé par Pfeiffer très nerveux, Fabius suivait les interminables couloirs du cirque.

Autour d'eux c'était l'habituel brouhaha qui précède le spectacle : les artistes qui entrent et sortent de leurs loges, les hommes de piste qui passent porteurs d'accessoires.

Autour de l'arène tapissée de sciure, les gradins se remplissaient rapidement du public des grandes premières : hommes en habit; femmes très décolletées, venues autant pour être vues que pour voir, mais pourtant très surexcitées à la pensée des exercices périlleux auxquels elles allaient assister... si elles avaient le courage de ne pas fermer les yeux au moment décisif.

Poussant une porte, Pfeiffer introduisit Fabius dans une petite pièce assez sommairement garnie d'une table à maquillage, d'un divan et de deux ou trois chaises.

— J'ai tenu à vous conduire moi-même à votre loge, mon cher grand artiste. Elle n'est d'ailleurs pas digne d'une vedette telle que vous. Car, maintenant, vous êtes une grande vedette : Fabius le Grand. Ah! Je vous en ai monté une publicité. La location marche formidablement : nous sommes « complet » pour plus de trois semaines.

Fabius eut un geste d'impatience qui interrompit le bavardage du directeur :

— Qu'y a-t-il? Que désirez-vous? Exprimez un vœu.

— Je voudrais être seul.

— Excusez-moi : j'aurais dû penser que je vous fatiguais. Mais c'est plus fort que moi, les

jours de grande première, je suis ému : je parle, je parle... pour ne pas penser. Vous, ç'a l'air d'être le contraire.

— Si vous voulez... grogna Fabius sans ménagement.

— Parfait, c'est délicieux, le voilà déjà de mauvaise humeur comme une grande vedette. Vous n'avez pas mis longtemps pour comprendre, vous... A la bonne heure!...

— Oui!... J'ai compris... Je comprends toujours tout, moi.

— Merci tout de même pour moi, dit Pfeiffer bien décidé à ne pas contrarier sa « tête d'affiche ». Je vous laisse; si vous avez besoin de quelque chose, il y a une sonnette, là. Ah! une sonnette, avec, au bout, quelqu'un que ça dérange. Je me rappellerai toujours la première sonnette sur laquelle j'ai eu le droit d'appuyer. Vous appuyez et il arrive un type avec des cigarettes, des sandwiches, du cognac, les journaux du soir...

Devant le regard furieux que lui lançait Fabius, le bavard jugea préférable de s'éclipser.

Après son départ, l'acrobate, grommelant des injures à son adresse, se promena un certain temps comme un lion en cage, puis s'en fut appuyer sur la sonnette.

Un groom frappa et entra :

— Vous avez sonné, monsieur Fabius?

— Oui!... Apportez-moi du cognac, des sandwiches, des cigarettes et les journaux du soir... comme pour les vedettes.

* * *

A la même heure, fidèle à sa décision, Martha, bottée et casquée, mettait en marche la moto qui avait été celle de Fabius.

L'attraction ne dura



que quelques secondes : une fausse manœuvre, volontaire ou due à l'inexpérience de Martha, précipita le bolide du haut en bas du « Mur de la Mort » et sa conductrice s'écrasa au sol au milieu des hurlements d'effroi des spectateurs.

Tandis que Prosper, ayant dégagé sa patronne de sous la moto et l'ayant allongée par terre, courait en quête d'un médecin, Eric, arrivé trop tard pour, — ainsi qu'il en avait l'intention, — empêcher la malheureuse de courir un tel risque, s'agenouillait près d'elle :

— Martha, pourquoi avez-vous fait cela ?...

La femme de Fabius sembla un instant reprendre conscience :

— Ne me plaignez pas... lui parti, murmura-t-elle, c'était fini pour moi.

Et, dans un ultime effort, elle appela celui dont l'abandon l'avait tuée.

— ... Jean!...

* * *

Dans sa loge, Fabius supportait, avec impatience, les recommandations de Fred sur les gestes à faire pendant l'attraction, l'attitude à prendre après.

L'arrivée d'Eric mit fin aux discours de l'inventeur qui tenta vainement d'éconduire l'infirme, mais fut à proprement parler mis à la porte par celui-ci, bien décidé à s'entretenir avec Fabius sans témoin.

— Il faut que je vous parle de votre femme : c'était une fille courageuse, elle a eu du cran jusqu'au bout.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Un nouveau truc pour m'empêcher de faire mon numéro ?

— Non, Fabius, je vous dis la vérité : elle a voulu vous remplacer.

— Sur la moto ? Laissez-moi rire : elle ne savait même pas monter à vélo.

— Et pourtant, c'est ainsi : elle s'est tuée. Elle vous aimait trop.

— Pas mal inventé, Eric... Vous êtes très chic : à la fois un peu salaud et bien gentil. Mais ça ne prend pas. Car vous connaissez trop bien les règles du cirque pour m'annoncer une telle nouvelle... Merci quand même.

Fabius souriait encore de la mine déconfite d'Eric, lorsque entra Prosper.

— Ben vrai ! t'en fais une tête de circonstance... Tu ne vas pas chialer : j'suis pas encore mort... Dis donc... tu ne vas pas, toi aussi, me raconter comme Eric...

— C'était une chic fille. Elle n'a pas eu le temps de souffrir. Pourtant, elle a dit ton nom.

— Quel nom ?... demanda Fabius maintenant convaincu de l'affreux malheur.

— Elle a dit : Jean.

— Ça me rappelle quand j'étais gosse ; il y a longtemps qu'on m'appelait plus comme ça... Ma pauvre petite Martha...

Ce fut le moment que choisit Pfeiffer pour venir avertir Fabius que les journalistes et M^{me} de Rinck

— Va chercher la police, commanda Fabius à un homme de piste.

l'attendaient au bar. Sèchement rabroué, il partit sans insister et alla rejoindre Christina pour la conduire à la loge qu'il lui avait fait réserver. Mais elle se leva bientôt et s'en fut vers la loge de Fabius, qui l'accueillit sans douceur.

— Je ne vous attendais plus ; j'aimais autant, d'ailleurs.

— Vous avez eu tort de ne pas descendre voir les journalistes : ils diront que vous aviez le trac.

— Ils se tromperont, car je ne l'ai pas du tout.

— Alors, pourquoi ce pauvre visage ? Allons, laissez-vous aller. Je suis avec toi, ce soir. Personne ne le sait encore, mais notre amour fera pâlir celui des autres.

— Vous savez donc, vous, ce que c'est que l'amour ?...

— Oui ! Et je sais à quoi il ressemble : à toi et à moi. Fabius, j'ai un aveu à te faire.

— C'est pas le moment : en général, on n'avoue pas avant le crime.

— Ne raille pas... Écoute, je ne suis pas une petite fille : j'ai aimé des hommes plus beaux que toi, plus intelligents ; mais jamais...

— Plus beaux et plus intelligents, c'est pas difficile à dénicher. Mais, moi, je pige ; j'ai même très bien compris.

— Je n'ai pas besoin d'un homme qui comprenne.

— Au contraire, tu pourrais dire...

— J'ai besoin d'un homme qui m'aime.

— ... et qui, si possible, soit capable de faire le double looping en auto. Seulement, moi, je n'ai pas envie de faire l'amour sur le mur d'honneur.

— Ce n'est pas ça, l'amour...

— Je sais : l'amour, pour vous, c'est de venir me contempler cinq minutes avant ma mort. C'est beau un homme qui va crever, c'est bon, c'est chaud avant d'être refroidi.

— Et, même, si ce piment supplémentaire existait, ça ne m'empêche pas de t'aimer.

— Tais-toi, tu me fais rire avec ton amour. Martha m'aimait, elle. Oui... je dis bien : m'aimait... Un accident... J'ai pas besoin de te faire un dessin... Mais tu comprends ma colère.

— Ce n'est pas de la colère, c'est de la peur, raila Christina.

— Non!... Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas peur. On a peur quand on ne sait pas ce qui vous attend, mais, moi, je sais. Et maintenant, c'est vous qui allez avoir la trouille.

Ayant fermé à clé la porte de la loge, il sortit un pistolet de sa poche.

— Mais je ne comprends pas ! gémit Christina.

— Tu vas comprendre et tu vas savoir ce que c'est que la peur, ce que c'est que de voir la mort devant soi. Ils étaient trois qui n'avaient pas peur. Tiens, garce, voilà une balle pour chacun Antonio... Beckmann... Martha.

A chaque nom, ponctué d'une détonation, Christina hurlait de douleur. Puis elle s'écroura en criant :

— Fabius!

— C'est Jean qu'il fallait dire, murmura l'acrobate laissant soudain tomber son arme.



Une sonnerie résonna dans la loge appelant l'artiste en piste.

Dans le couloir, il croisa Eric qui lui demanda :

— Où est Christina ? Elle n'assiste pas à votre numéro ?

— Il ne l'intéresse plus.

— Elle a peur pour vous ?...

— Elle n'a jamais eu peur pour personne. En tout cas, moi, je n'ai plus peur : je n'ai plus rien à perdre.

Et il entra lentement sur la piste, salué par des acclamations frénétiques.

Pendant qu'il saluait, après un roulement de tambour, le speaker annonçait « le grand, l'unique, l'immortel Fabius ».

Après s'être incliné une dernière fois, l'acrobate, se servant des croisillons du plan incliné comme d'échelle, grimpait lentement, portant sur ses épaules tout le poids de sa peur comme une croix trop lourde. Il arriva ainsi, le front trempé de sueur, à la plate-forme de départ, s'installa dans l'auto, puis, claquant des dents, fit signe au machiniste chargé de déverrouiller l'accrochage de la voiture.

A quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, l'auto dévala le plan incliné et, lancée dans le vide, fit correctement deux tours sur elle-même avant d'aller rouler sur la plate-forme d'arrivée au milieu des applaudissements d'une salle en délire.

Fabius, prostré sur son siège, resta un long moment immobile. Puis il sauta hors de la voiture et courut vers les couloirs. Le speaker le rattrapa :

— Qu'est-ce qui vous prend ? On vous acclame... Il faut aller saluer.

Fabius, sans répondre, appelait un homme de piste :

— Va chercher la police et dis-leur que je les attends dans ma loge.

— Mais non... insista le speaker. Il faut aller saluer.

Et, obéissant, Fabius alla saluer et resaluer la foule qui hurlait son admiration devant tant de mépris de la mort.

FIN

"COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN"

(Suite de la page 9.)

JEUNE FILLE CLASSE 53 répond à deux lecteurs : « A. Dumont nous dit qu'une jeune fille amoureuse d'un artiste est idiote, moi je suis de son avis entièrement. C'est une folie d'aimer les artistes. Si j'étais les parents de ces jeunes filles, je leur interdrais le cinéma et les calmerais par quelques bonnes claques. Aimez les artistes d'amitié et non d'amour. » — M. S. H... étudiant à Gabès, quand vous critiquez les couples qui s'embrassent au cinéma, j'ai pris quelque chose, car j'en fais partie. Et si je dérange des amateurs de l'écran comme vous, je leur dis de se mettre au premier rang. Je plains la jeune fille qui va correspondre avec vous, car si vous avez le bonheur d'aller avec elle au cinéma et d'être si emprisonné (sic) par l'écran, elle vous croira très froid. Un baiser de temps en temps ne vous fait pas oublier le film, au contraire : quand les artistes s'embrassent, nous en faisons autant ! »

Réponse. — Vous êtes une curieuse petite fille, M^{lle} Classe 53 ! Dans votre réponse à Dumont, vous êtes très sage, et dans celle à M. S. H... vous l'êtes beaucoup moins ! J'en conclus que vous n'êtes nullement amoureuse des artistes... mais que ceux qui ne le sont pas vous intéressent pas mal ! Au tour de vos deux correspondants à répondre.

R. H... ET J. D... — « Je vous ai envoyé un mot pour mettre sur Film Complet, et je n'ai rien vu. Je vous ai fait une grosse bise, mais vous n'en avez point. Pourtant, je ne suis pas si méchante que ça : je vous embrasse quand même, mais rien que sur une joue. Maintenant que nous avons fait la paix, pourriez-vous m'indiquer les adresses de studios de France ? », etc.

Réponse. — Vous pouvez y aller de deux bises, M^{lle} R. H... et J. D... (mesdemoiselles, sans doute ?), car je vous ai déjà répondu et vos reproches sont injustifiés. Pour les studios, les voici pour la N^o fois (refrain connu) : Pathé-Cinéma : Joinville-le-Pont (Seine), et 3, rue Francœur, Paris (18^e) ; Gaumont : rue du Plateau, Paris (20^e) ; Eclair : Epinay-sur-Seine (Seine) ; Studios de Billancourt : rue du Point-du-jour ; Studios de Saint-Maurice (Seine), etc.

MILO LE MARIN. — « Il y a pas mal de temps que je lis votre Film Complet, mais je n'étais pas encore décidé à vous écrire. Si je le fais, c'est à la suite de votre referendum sur le film historique. Je commence par vous attaquer, quand vous traitez ce genre de film d'arriéré, de statique et de retardataire, c'est un comble ! Les jeunes filles seront de votre avis, car pour elles il n'est question que de danse, de Guétary, de flirt, d'amour profond, etc., ce qui me fait déduire que le film historique ne doit pas beaucoup les intéresser. A mon avis, pourtant, il est plus instructif que le film moderne, il a plus de fond et plus de technique », etc.

Réponse. — Mon cher Milo le Marin, vous deviez naviguer en haute mer quand vous avez lu mon article, car le sens vous en a échappé (à cause du tangage, peut-être ?). Ou avez-vous vu que je dénigras le film historique ? Je le trouve, au contraire, très intéressant et je disais que certains lecteurs le considéraient comme arriéré et statique, ceci dit pour stimuler la controverse, tout simplement ! Je suis de votre avis sur bien des points. Non, nous ne pensons pas publier Jeanne d'Arc. Les Compagnons de la chanson ont tourné un film avec Édith Piaf : " Neuf garçons, un cœur ". Amitiés.

SYLVIANE DE NEUFCHATEAU. — « Pourriez-vous transmettre cette lettre à Odile Versois,

et me le faire savoir dans le courrier ? Je suis une fervente lectrice du Film Complet, surtout de votre courrier », etc.

Réponse. — Votre lettre a été transmise : vous voilà rassurée, chère Sylviane ? Merci de vos compliments et à bientôt.

HELLO ! MISTER CHIPS. — « Petit chou (sic) si je vous écris aujourd'hui, ce n'est pas pour vous flatter sur votre belle mine, mais pour vous grandir. Comment, depuis que je vous ai écrit, vous ne m'avez jamais répondu ! Pourtant, je ne crois pas dire de bêtises comme font tant de vos lectrices ! Alors, pourquoi ce silence ? J'en pleurerais de rage, mais je vous pardonne, car vous avez beaucoup de travail. Félicitations pour votre idée de correspondre par voie du journal. Pour ma part, je l'ouvre tout de suite : Ma petite Ginette de Bovira, vous êtes, comme moi, d'Algérie, et je me permets de vous donner un petit conseil : je crois que vous avez grand tort de vouloir faire du cinéma, à mon avis vous devriez attendre, et si vous voyez plus tard que vous avez vraiment la vocation, eh bien ! je vous souhaite de réussir. Georgette Philippe, je vous approuve : Gérard Philippe est un bon acteur, et je le préfère à beaucoup de ces acteurs cosmétiques et zazous, car il n'est pas comme les autres. Avez-vous vu jouer Frieda ? Un film épatant, ainsi que Sous le Signe du Bélier, qui vous tiendra en haleine du début à la fin. Répondez-moi bientôt, je vous embrasse bien fort. »

Réponse. — Mon petit éclair au chocolat, le petit chou vous remercie. Mais vous vous trompez en disant que je ne vous ai pas répondu. Vous savez bien qu'il faut bien deux mois, si ce n'est trois, entre la lettre et la réponse, et par la suite des délais de fabrication, la réponse que je fais aujourd'hui, 27 décembre, à votre lettre du 15 (avez-vous que ce n'est pas long !) ne paraîtra vraisemblablement qu'en février, et d'ici là vous aurez lu mon premier courrier. Comme vous le voyez, votre correspondance destinée aux autres lectrices est publiée. A propos, êtes-vous une fille ou un garçon ? Je penche pour la première hypothèse, et je l'espère, car je n'ai aucun désir de me voir traiter de « petit chou » par un garçon. Tandis que venant d'une jeune fille, au contraire, j'accepte volontiers tous les noms de légumes, de sucreries et de succédanés !

AHIBOU TAHIA. — « J'ai dix-huit ans, fidèle lecteur du Film Complet, je voudrais m'y abonner. Pourriez-vous me dire le prix de six mois ? J'aime beaucoup le cinéma : c'est une distraction, et non un métier comme le prétendent beaucoup de jeunes. Pour moi, ceux qui veulent être artistes sont fous : mieux vaut devenir médecin ou ingénieur, ou même forgeron ou jardinier. Et pour les filles : de bonnes maîtresses de maison ! Je n'aime pas les exemples que donne Miss Be-Bop. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur Clark Gable », etc.

Réponse. — Votre lettre vous fait honneur, cher ami d'Algérie. Vous savez ce que nous appelions jadis entre étudiants une mentalité « au poil ». J'espère que vous correspondrez régulièrement avec nous. Clark Gable est né à Cadix (Ohio) le 1^{er} février 1901. Il tourne depuis près de vingt ans. Il est veuf de la belle actrice Carole Lombard, et ne s'est pas remarié, mais on dit qu'il y songe. Ses films ? New-York-Miami, La Belle de Saigon, Les Révoltés du Bounty, Pilote d'essai, San Francisco, La Fièvre du pétrole, La Ronde des pantins, Sa femme et sa dactylo, L'Aventure, Autant en emporte le vent, Franc jeu, Marchands d'illusions, Le Retour... et quelques autres ! Farid el Atrach n'est pas connu en France. Si je puis m'en procurer une biographie, je vous l'envoierai. Bonnes amitiés et à bientôt.

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

La semaine prochaine vous pourrez lire dans le n° 197 du

FILM COMPLET *La Vallée DU JUGEMENT*



Un grand film sentimental

avec

Greer GARSON
et **Gregory PECK,**

ainsi que les rubriques habituelles.

EN VENTE PARTOUT

— 16 pages : 8 francs. —

EST-IL POSSIBLE DE
GRANDIR Gagner 5, 10, 15 cm. et plus grâce aux soins scientifiques. Américain. Révolution de la science moderne. Augmentation Buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système P. V. - Réfer. enthousiastes. Résultat certain. Insucc. rembour. Envoyez 760 frs ou demandez l'information illustrée gratuite Discretion. **OLYMPIC 46** Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

Un livre toujours actuel :

L'ÉNIGME DE LA MORT
par E. WIETRICH

Un partisan déterminé du spiritualisme expose les motifs de sa croyance et analyse les grandes controverses anciennes et modernes sur les problèmes de l'âme et de sa survie.

Un volume de 192 pages. Prix : 30 francs
Ajoutez la somme de 15 francs pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal (C. C. P. 259-10) adressé à la **SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e).**
Aucun envoi contre remboursement.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P. 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pra 74-54)

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

N. M. P. P.

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

196 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). - 9472-1-1950. - Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1950. - C. O. L. 31-1631.

ESTHER WILLIAMS

(M-G-M)

